

Claude Limojon de Saint-Didier

**LETTRE
D'UN PHILOSOPHE
À SON AMI
SUR LE GRAND ŒUVRE**

Éditions de La Hutte
BP 8
60123 Bonneuil-en-Valois
www.editionsdelahutte.com

AVANT-PROPOS

La source et le copiste

La présente reconstitution provient de l'unique copie connue du manuscrit autographe, dont la trace est aujourd'hui perdue mais, nous l'espérons, pas définitivement. Nous cherchons.

Le compilateur en est l'estimé Bernard Husson, dont tous les amateurs de l'Art regrettent l'érudition immense. Nous reproduisons ici sa préface originale, tout juste purgée ou mise à jour de quelques références obsolètes.

En ce qui concerne le manuscrit, il nous a tout de même laissé deux belles planches contemporaines de l'autographe ainsi qu'une photographie de ce dernier. Elles sont reproduites dans notre édition.

La transcription

Le texte, tel que nous l'avons composé, est très fidèle au manuscrit de Bernard Husson.

Aucune autre ponctuation n'est rajoutée, aucun autre élément n'est modifié, ni virgule ni point-virgule, afin de ne pas risquer imprudemment d'orienter l'interprétation. Toutefois, nous nous sommes permis de mettre le point final à certaines phrases dont la fin effective ne laissait aucun doute.

L'instabilité et les curiosités de la casse ont été respectées, ainsi que les fautes d'orthographe, les fautes d'accords, etc., ce qui garde au texte son pittoresque, mais sans pouvoir toujours distinguer ce qui ressort de la recopie ou du manuscrit.

Je vous souhaite une bonne lecture.

Jean Solis

Juin 2007

PRÉFACE DE LA PRÉSENTE ÉDITION

Ce texte, resté inédit, et dont nous ne connaissons qu'un manuscrit, se trouvait répertorié dans les termes suivants au tome 42 du Catalogue des manuscrits français des bibliothèques de France, consacré à celle d'Orléans (page 388, n° 1021) :

« *Lettre d'un philosophe à son ami sur le grand œuvre* », (par Cl. Limojon de Saint-Didier), avec figures.

XVIII^e siècle. Papier, 53 pages. 330 sur 242 millim.

Sans couverture.

– (Donné par M. Lemoine, juge au tribunal civil d'Orléans, le 27 juillet 1825.)

L'imputation d'auteur nous paraît due au rédacteur du catalogue, car, dans le texte de la lettre, rien ne permet de la confirmer.

Elle nous apparaît précaire, à la suite des recherches prolongées et sans aboutissement auxquelles nous nous sommes adonné pour retrouver mention d'un membre de la famille de Limojon ayant porté le prénom de Claude.

Le Philosophe réputé de ce nom, connu par plusieurs ouvrages classiques d'alchimie récemment réédités, auteur d'une *Histoire de la paix de Nimègue* – il était secrétaire du comte d'Avaux, ambassadeur de Louis XIV, et l'accompagna successivement à Venise, aux Pays-Bas et en Irlande – se prénommaît Alexandre-Toussaint.

Pithon-Court a consacré quelques pages de son *Histoire de la noblesse du Comtat-Venaissin*, publiée en 1734, à la famille de Limojon et nous y apprenons qu'Alexandre-Toussaint était un fils puiné.

Il ne donne pas le prénom de l'ainé, non plus que le rédacteur de l'article du dictionnaire biographique de Michaud consacré à Limojon (Alexandre-Toussaint), qui nous apprend que son neveu (Ignace-François) hérita de ses manuscrits.

LETTRE D'UN PHILOSOPHE À SON AMI SUR LE GRAND ŒUVRE

N'excluons pas trop vite, cependant, l'éventualité qu'ait existé un membre de la famille de Saint-Didier apparenté à Alexandre-Toussaint qui se soit prénommé Claude, ayant exercé la profession médicale et pratiqué l'alchimie.

Si cette hypothèse était confirmée par des documents valables restant encore à découvrir, on devrait même en inférer que ce Claude fut l'initiateur ou tout au moins l'instructeur d'Alexandre-Toussaint qui, malgré la réputation de ses traités, ne semble vraiment pas avoir eu la possibilité matérielle de s'adonner aux longs et dispendieux travaux du Grand Œuvre, dans le cours, chargé de vicissitudes, de ses charges écrasantes de fidèle secrétaire-écuyer du comte d'Avaux.

D'aucuns objecteront que l'auteur réputé du *Triomphe Hermétique* n'était peut-être qu'un de ces Philosophes, parfaitement au courant des principes et des opérations du Grand Œuvre, mais ne les ayant pas menés jusqu'à l'aboutissement complet, faute d'occasion propice.

On observera en effet que, dans tous ses écrits publiés, Alexandre-Toussaint affecte un ton strictement impersonnel, et ne donne prise nulle part au moindre soupçon d'avoir manipulé lui-même.

Néanmoins, aucun biographe de Limojon ne semble avoir eu connaissance d'un passage extrêmement remarquable de l'*Aureum Vellus*, publié en 1730 par l'Adepté Naxagoras, que nous traduisons ainsi de l'allemand :

Récemment, je fis également la connaissance du neveu de l'auteur du Triomphe Hermétique, de qui proviennent les manuscrits qui m'échurent à Dantzig, durant la peste. Il resta longtemps sans vouloir m'accorder d'entretien sur l'art, jusqu'à ce qu'enfin j'eusse fléchi sa détermination au moyen desdits manuscrits que j'avais amenés à cette intention, et comme j'étais porteur de deux originaux dont il reconnut l'écriture, nous devinmes sur-le-champ les meilleurs amis du monde, d'autant que je lui offris de lui en laisser prendre copie. (Ils avaient été détournés par Pott des papiers de son défunt oncle, après sa mort qu'on dit avoir été cau-

PRÉFACE

sée par le poison). Lorsqu'il me le rendit, il me demanda de conserver les originaux, en souvenir de son défunt oncle, et de garder sa copie. J'y consentis après que nous les ayons collationnés ensemble alors, après qu'il m'eût fait jurer, sur Dieu et sur son honneur, de ne dévoiler à personne son nom et son identité, j'eus lieu de m'en réjouir, car il me démontra sur-le-champ la réalité de la transmutation, et c'est à cette occasion que je fus témoin pour la seconde fois, d'une transmutation réussie de plomb en or, au moyen d'une poudre dont la puissance atteignait une part sur cent mille.

Si l'on ajoute foi à cette déclaration de Naxagoras, Alexandre-Toussaint Limojon de Saint-Didier n'aurait pas péri dans le naufrage de la frégate *La Tempête* au cours de sa mission d'Irlande en décembre 1689, selon ses biographes, mais à Dantzig, à une date que Naxagoras ne précise malheureusement pas, mais que l'abbé Lenglet-Dufrénoy, p. 461 de sa *Méthode pour étudier l'histoire*, Paris 1729, donne péremptoirement, sans aucun commentaire : « Il est mort en 1692. »

Le contexte des déclarations de Naxagoras semble situer le décès de Limojon à Dantzig ou dans ses alentours. Or, il est intéressant de noter qu'en 1692 le comte d'Avaux exerçait les fonctions d'ambassadeur en Suède...

Quoiqu'il en soit, s'il faut en croire Naxagoras, un neveu d'Alexandre-Toussaint à la fin du XVIII^e siècle était possesseur d'une « teinture » transmuant cent mille fois son poids de plomb en or.

Bien que la puissance de la médecine à laquelle aboutit l'opération de Claude Limojon soit mille fois moindre, il n'est pas interdit d'aventurer l'hypothèse d'après laquelle Alexandre-Toussaint tenait ses connaissances, et peut-être la teinture dont un de ses neveux était porteur, d'un parent prénommé Claude.

Au début de sa lettre, ce dernier déclare tenir les siennes et plus précisément, celles du procédé « particulier » qu'il confie partiellement à son destinataire, d'un Philosophe qu'il désigne sous le nom de « Cosmopolite moderne ».

LETTRE D'UN PHILOSOPHE À SON AMI SUR LE GRAND ŒUVRE

À première vue, on est tenté d'y reconnaître l'auteur du dernier ouvrage de la trilogie globalement imputée par ses éditeurs au « Cosmopolite » bien qu'ils rassemblent des textes d'auteurs différents, composés à plusieurs dizaines d'années d'intervalle : le premier, dit « Traité du mercure », étant la *Nouvelle Lumière Chymique* d'Alexandre Sethon, le second, le *Traité du soufre* de Michel Sendivogius, et le dernier, intitulé dans ses traductions françaises *Traité du Sel*, imputé ultérieurement par les uns à Johann Harprecht, par d'autres à Friederich Josaphat Hautnorthon.

Son ouvrage se présentant comme la suite des deux précédents, il y fait figure d'Adepté, soumis comme ses deux prédécesseurs aux précautions de l'anonymat et de l'errance continuelle, n'ayant plus de séjour ni de patrie définis, mais devenu citoyen de l'Univers, signification littérale du terme grec de « cosmopolite ».

Il nous apparaît plus probable que le Philosophe désigné ici sous l'appellation de « Cosmopolite Moderne » est celui qui fut l'auteur du texte mentionné *in fine*, intitulé *Les Accouchées de la Pierre des Philosophes*. En effet, son traité publié à Aix en 1669 sous le titre *La Nature au découvert* est en partie une paraphrase de *La Nouvelle Lumière Chymique*. *Les Accouchées de la Pierre des Philosophes* restèrent inédites en français mais furent publiées en allemand en 1692.

Ce qui pourrait appuyer l'hypothèse précédente, c'est-à-dire l'identification de l'initiateur anonyme de l'auteur dont nous publions la missive avec celui du *Traité du Sel*, c'est une certaine analogie du contenu de leurs écrits, encore que celui qu'on va lire soit beaucoup plus explicite.

Le passage suivant de la « lettre philosophique » publiée conjointement au *Traité du Sel* se rapporterait-il également à notre texte ?

Il me fit sentir l'erreur et l'ignorance de ceux qui vont recueillir la rosée qui tombe la nuit sur les blés pour en faire la matière de leur pierre. Et il me fit voir par la pratique la vraie manière pour prendre physiquement la vraie rosée du ciel, où je vis que le Philosophe qui voulait faire l'œuvre devait tirer lui-même de l'influence des astres sans aucun labeur manuel la vraie rosée des sages et de plus qu'il la puisât seulement dans le plus profond centre du ventre d'Ariès et ce par l'instrument magique des sages..

PRÉFACE

On serait tenté d'identifier cet instrument à la corne d'abondance complaisamment décrite dans notre manuscrit.

Mais avant d'examiner ce point, un avertissement en passant au lecteur non familiarisé avec les restrictions mentales usitées dans les exposés alchimiques de cette époque, pour prévenir l'objection à laquelle semblerait prêter, à l'égard de notre rapprochement, la mise en garde contre l'utilisation de rosée.

Il y a là, pour le néophyte, une pierre d'achoppement similaire à celle des traités contemporains du texte que nous présentons, excluant formellement tous métaux et minéraux vulgaires de la matière philosophale, alors que les uns et les autres interviennent dans sa préparation, ayant pour effet de les rendre « philosophiques ».

Ni les rosées ni les métaux, minéraux ou sels n'entrent tels quels dans l'élaboration de cette première matière, c'est-à-dire de la composition prête à subir la coction, mais bien dans la confection de la substance attractive ou « aymantine » qui, selon des modalités variables avec la multiplicité des variantes opératoires possibles, attire en son sein la « rosée philosophique », contenant le sel des Philosophes, soigneusement distingué par eux du salpêtre lorsqu'ils l'intitulent nitre.

Voilà pourquoi l'auteur du *Petit Recueil de lettres philosophiques* que nous avons publié dans nos *Trois Traités Alchimiques* inédits du XVII^e siècle avertit charitablement son correspondant que « les Philosophes font paraître aux sages adeptes leur mercure par ce qu'ils font comparaison de la chose par la chose même ».

Réciproquement, le lecteur doit se méfier d'une interprétation littérale dans un exposé opératoire apparemment transparent, et se souvenir ici de la réflexion faite par Pyrophile, dans son entretien avec Eudoxe sur l'Ancienne guerre des chevaliers au Triomphe Hermétique : « Les Philosophes ne disent jamais moins la vérité que lorsqu'ils l'expliquent ouvertement. »

Cela s'applique surtout, à notre sentiment, au dispositif instrumental décrit pour utiliser la rosée des deux équinoxes, et non forcément à l'intervention de ce mélange. On n'y trouve pas d'allusion explicite dans les traités classiques de l'époque, à l'exception de la

brève indication fournie par Guillaume Salmon dans son *Dictionnaire Hermétique* publié à Paris en 1695 :

La Perle des Chymistes, c'est la rosée du printemps.

L'Émeraude des Philosophes : c'est la rosée des mois de mars et de septembre, qui est verte et étincelante ; celle de l'automne est plus cuite que celle du printemps, d'où elle est appelée mâle et celle du printemps femelle.

On reconnaîtra aisément l'eau de deux natures de notre texte qui peut se recueillir sur les prairies, et désignée sous les sigles astrologiques du Bélier, du Taureau, de la Balance (Thémis, déesse de la justice) et du Scorpion.

L'emploi forcément différé de l'une des rosées recueillies fait également songer à l'opération décrite par le médecin De Saulx dans ses *Nouvelles découvertes concernant la santé et les maladies*, Paris, 1727, et que nous avons publiées dans notre ouvrage intitulé *Transmutations Alchimiques* (La Table d'Émeraude, Apremont, 1994).

Le bien-fondé de cet emploi de rosée des deux équinoxes se justifie doctrinalement, du point de vue hermétique, dans une perspective traditionnelle, par référence à la mythologie hellène, très souvent porteuse d'enseignements alchimiques, sous le voile de fables fréquemment immorales ou simplement absurdes.

En effet, la plupart des mythographes anciens ont fait correspondre aux signes zodiacaux douze divinités dont ne nous intéressent ici que Pallas, affectée au Bélier, et Vulcain, à la Balance.

La fable hellène dépeint Vulcain très épris de Pallas, irréductiblement chaste et décidée à demeurer vierge. Devant son refus de contracter une union maritale avec lui, Vulcain se laisse unir légitimement à Vénus, avec les suites que l'on connaît. L'ayant répudiée, et Pallas étant venue lui demander des armes, le dieu boiteux tente d'abuser d'elle, et souille sa robe de sa semence dont une partie tombe à terre. Il en naît un monstre à double polarité, Erichon, que Pallas, compatissante, enferme dans une corbeille d'osier (détail alchimiquement significatif par l'entrecroisement des tresses, au même titre que le filet de Vulcain) et confie aux trois sœurs Pandrose (la rosée), Hersé (la pluie), Aglaure (le temps serein).

PRÉFACE

On peut, et l'on doit même, dans l'interprétation alchimique de ces épisodes, inférer que le chaos de l'art résulte, au moins partiellement, de la condensation au sein de l'atmosphère, d'un influx céleste traversant le système solaire selon l'axe des points équinoxiaux, et par conséquent à capter au printemps et à l'automne.

Très rares sont les documents qui fassent état de la pratique du mélange des rosées équinoxiales. Citons seulement le procédé de « la médecine du *Flos Coeli* » exposé par Quesnot dans ses *Secrets rares et curieux* (Paris, 1708), dans lequel le nostoc n'intervient que comme moyen commode de recueillir la condensation nocturne. Le médecin Grassot, auteur d'une *Lumière tirée du chaos* (Bordeaux, 1784) enseigne également le mélange des rosées équinoxiales.

Nous avons émis d'expresses réserves sur la véracité probable de notre Lettre philosophique relativement à la description et à l'emploi de sa corne d'abondance, en laquelle il est tentant de voir dévoilée la nature de l'instrument magique des Sages auquel fait allusion le « Cosmopolite moderne » dans sa lettre publiée au *Traité du Sel*.

Les dix cônes de plomb emboîtés les uns dans les autres et supportés par une cheville de fer érigée au fond d'un vase également de fer, le tout verni de sel et de soufre des Sages suscitent trop de résonances chez tout amoureux de science pleinement familiarisé avec les principes et les procédés alchimiques traditionnels pour que nous n'y fassions quelque allusion en faveur des lecteurs profanes et non initiés aux travaux préliminaires.

Ils pourront s'en faire quelque idée dans nos commentaires des gravures du *Viridarium Chymicum*. Signalons, à l'intention de ceux qui ont lu ce traité, que notre note au bas de la page 66, citant un manuscrit inédit du XVII^e siècle, vise précisément la Lettre philosophique de Claude Limojon.

Le façonnage en forme de cône de feuilles de plomb prescrit par lui ne pouvait manquer d'évoquer chez tout praticien alchimiste du XVII^e siècle, même débutant, l'emploi du *conum fusorium*, que nous avons décrit dans notre note au bas de la page 127 du *Viridarium*.

LETTRE D'UN PHILOSOPHE À SON AMI SUR LE GRAND ŒUVRE

Cela, surtout conjointement à la juxtaposition de ces cônes saturniens avec un récipient et surtout une broche de fer. Il y a là, malicieusement transposée selon un procédé fréquemment employé chez les classiques de la plus haute réputation, une indication des plus précieuses sur le procédé opératif du second œuvre, dit des « sublimations philosophiques », dix fois réitérées.

Ainsi prévenu, le lecteur n'aura, pensons-nous, plus de difficulté à découvrir la nature du « vernis » fait de sel et de soufre des sages, au sujet desquels notre Philosophe reste muet.

En guise de confirmation de ce qui précède, nous produisons ici un texte inédit de la même époque, constituant, à notre avis, un maillon intermédiaire de la véritable chaîne d'or que constituent la lettre inédite attribuée à Claude Limojon de Saint-Didier, les traités publiés par son parent et le *Traité du sel* du Cosmopolite moderne :

Que l'ariès terrestre entre dans le monde minéral, que son étoile éclaire jusqu'à la superficie, que le soleil soit exalté par le maître de la maison, c'est-à-dire mettez pour dix parties de ciel métallique une partie de soleil. Détruisez essentiellement le soleil par réitérée affusion de cet acier philosophique sur le corps (ce que le Cosmopolite appelle sa terre). Alors l'acier conçoit la semence de l'or ce que les autres appellent aigles. Cette terre bien échauffée des rayons du soleil est préparée pour s'imprégner des influences du ciel. L'aigle emporte dans son vol l'âme du lion rouge ce qui est accompli quand il est réduit en fleurs dont parle Aristée. Dans cet état, prends-les et les joins avec le double de serpent terrestre, qui est la neige et la glace dont parle Aristée. Mélez bien le tout et le mettez à calciner dans un creuset à feu de degrés pendant 12 heures, par la fin le feu le plus violent.

Alors sera préparé l'aimant de l'or pour l'or astral, lequel sera exposé la nuit à l'air dans l'équinoxe de printemps jusqu'à ce que la lune et les influences célestes l'aient résoutes en eau grasse et visqueuse qui est le mercure et le soufre des philosophes. Cette divine liqueur redonne la vie au corps de l'or qui l'avait perdue par le feu et le dispose à germer et produire son semblable. Filtrez cette

PRÉFACE

liqueur par le papier gris, vous aurez l'huile de vitriol philosophique dont le soleil est le père et la lune la mère, que l'air a portée dans son ventre et dont la terre est la nourrice, le réceptacle et la matrice ; ainsi l'or se trouve réduit dans sa seconde matière spermatique, tel qu'il a été dans les entrailles de la terre avant d'avoir reçu sa congélation. Mettez cette eau que le Cosmopolite dit être presque comme eau de pluie en une cornue de verre, à laquelle vous joindrez un récipient pour recevoir l'eau jusqu'à siccité. Ensuite, poussez le feu ; vous verrez monter le mercure sublimé avec le salpêtre de Raimond Lulle en forme de sel nitre, qui est cette eau sèche blanche comme neige que le Cosmopolite a vu et touché de ses mains.

Les réserves précédentes exceptées, nous pensons que le reste de la lettre est véridique et à prendre, littéralement, comme la description exacte de phénomènes effectivement observés et très exactement rendus, sans emphase poétique.

On y relève, outre l'ordonnance bien connue des couleurs canonicquement ordonnées, bien des détails qui ne s'inventent pas et où un lecteur moderne évoquera sans peine des phénomènes classiques de capillarité et de « sels grimpants ».

Par contre, il sera bien en peine de ranger dans une catégorie familière deux manifestations proprement alchimiques, mises par nous dans la classe des transmutations proprement dites dans notre ouvrage intitulé *Transmutations Alchimiques*.

L'un est la luminescence observée au cours de certaines phases de la coction qui, à notre connaissance, n'a jamais été décrite ni même évoquée si nettement que dans ce texte.

L'autre, moins précisément toutefois que dans certaines autres descriptions de la même époque, attire l'attention sur la densité tout à fait remarquable atteinte par le sujet philosophique et, plus particulièrement, sur ses variations.

Ce dernier phénomène a fait l'objet d'un chapitre séparé de nos *Transmutations alchimiques*, et nous y renvoyons le lecteur.

Ce sont, à notre avis, ces deux détails qui constituent les indices les plus précieux en faveur de l'authenticité de ce texte injustement

LETTRE D'UN PHILOSOPHE À SON AMI SUR LE GRAND ŒUVRE

méconnu jusqu'à ce jour, peut-être, de ce fait, mis « sous le boiseau » car il soulève, comme bien d'autres témoignages oubliés, bien des problèmes que les historiens des sciences ou des techniques ont volontairement ignorés dans les études qu'ils ont consacrées à l'alchimie.

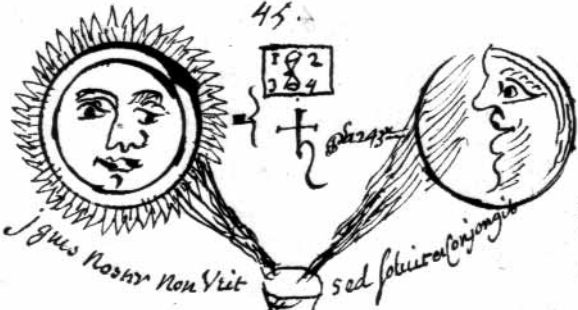
Bernard Husson

Pa 436^b

921

45

192
384



Ignis Noster Non Vit

sed foliis coniungit

318^u

85 a
faciunt in 3
a hunc de
pa 407

Pa 392^b

Si per duodecim signa
rea conu
cegos sanabo.

Exaltatus fuero, omnia in
= certam et

47. 147
conquie of
Iobae ac

Caligant duresco

humiditate resoluor, at 47. 147



94 8

quae 281^z

hic est magnus thesaurus iucantatus.

47. 147
94^z

94^o III

hermaphrodite



triplex et subbia 3. subbia 3. in
44. 147. sru 70 288^o

v. Subtum continet 4. El. ta 3. pyria 4. in h^o collata
45. 80x
v. h^o continet in v. cordi suo sc.